

Femmes figurantes à dé-lire Dieu.

Agathe Martin

Lire *Dieu* ou le dé-lire, au fil du texte et de cette anamnèse que livre le roman, c'est entrer pour en sortir (le peut-on vraiment, le peut-on?) dans un immense et magnifique délire. Delirium tremens et ce qui tremble, ce qui s'affecte au tremblement, ce n'est pas rien, c'est la téléologie judéo-chrétienne occidentale, la pensée métaphysique héritée des philosophes, entier l'horizon idéologique de notre civilisation patriarcale, craintes et tremblements, inscrits au corps de chaque sujet qui va cillant, sujets sujettes, lire ce texte provoque ébranlement. Ce sont des pages qui ébranlent.

De qui, à qui parle-t-elle? Tant de personnages traversent cette touffeur, et tant de locutrices, tant d'injonctions et tant d'adresses, tant d'époques et tant d'acteurs, on se retrouve les deux pieds dans une écriture, épopée, odyssée, mémographe ontogénique, fiction anthropologique, Muséologies. De quoi bien muser au logis.

Le temps, des millénaires, et des dates (en) capitales forment toile de fond et imposent leur scansion. La généalogie femelle défile sur la page, femmes réelles écrivaines, politiques, inconnues déjetées de l'histoire, et femmes imaginaires, qui viennent de leurs écrits mâles, de leurs imageries, ou qu'elle invente parce qu'on les aime: Lice Neige Prudence Patience Victoire, les sème l'allégorie.

Qui parle? La personnage narratrice-écrivante (je-tu-elle), cette 'impossible enfant' fille, car elle n'a connu qu'une femme infigurable sa mère, impossible plus encore peut-être, une femme dans la famille, mère soeur ou fille, la soeur de son petit frère, l'analysante hystérique.

Cette femme listée rit, se refait sa mémoire, retisse son histoire, fait sa tapisserie, part en voyages, trame son archéologie, renoue la théorie. Mélangeries, elle va traçant sa trace, et va y vite voir, écoute elle jouit, recompte son histoire, remonte à l'aïeule historique, retrouve ses hérétiques 'vous oubliez ceci l'hérésie est le plus bel héritage d'une orthodoxie saturée de Dieu', et s'adresse à l'actuelle sa pareille: féministe, écrivante, lectrice, individuante, 'et voilà les femmes d'enfreindre la Femme'. Sa parole nous est constituante, par elle je deviens. Tel dire m'est collectif, par elle nous advient.

En passe la lecture par tant de différences et de si beaux refrains que rythmique au coeur au cours, nous happe cette phrase itérative qui avance qui avance, et qui fabrique sa propre transformation. L'écriture s'écrit. Cette fiction est celle d'une écriture. Celle parlée par l'institution, mais surtout celle sur laquelle faire retour au fur et à mesure critique, trame profonde et autre espace à représentation: 'et je songe à l'écriture sur fond noir au bord de quoi nul ne sait d'avance s'il est mâle ou femelle réel ou imaginaire parlant ou parlé vivant ou vécu mourant ou mortifié mais dans l'effacement de la trace percevant le feu sous la glace la récolte sous l'immobilité et la strie fuyante ses sujets sous l'image psychologisante des sexes.'

Ce qui fait récurrence, cherche à se dire et tant insiste au fil des mots, c'est de l'ordre d'un enjeu analytique: la demande l'écriture 'mettez-moi aux mots', l'invite à partager jouissance 'tu viens?', 'viens dedans trépasse-moi entre', le rapport au pouvoir institutionnel 'ouvrez la bouche et dites ah', le travail de désintringement auquel s'affaire l'assujette livrée aux 'stations/séparations' quand 'des taches de doigts marquent le miroir' et que 'nous ouvrons la bouche et disons écoute. . . .'

Surgissent alors des phrases toutes faites de successions, mots qui affleurent à la série, déplacements homophoniques, formules

qui font retour, métaphores en tresses, réseaux sémantiques, images qui s'épissent, la corde dans son défilement se tresse, lui viennent ses répétitions et son défilé de lettres, la phrase fait scansion et matériau relance.

Ces refrains, ces incantations, de quelle ritualité sont-ils les signes? Pourquoi 'interpréter historiciser fusionner mythes rites rythmes de l'oralité' et pourquoi ajouter 'dans une économie symbolique où la représentation devient le support de Dieu'? C'est bien de cela qu'elle s'agit.

Aller à rebours de la forme litanéaire adulateur théiste/monocentriste pratiquée jusqu'ici, le ronron à la logique des idéologies, c'est chanter un chant autre, abrupt et incisif, qui dans sa répétitivité accumule les multiples pièces d'un acte de justice et surtout cherche quelque part dans sa ré-partition à être entendu. Celle qui n'est pas écoutée répétitionne, au risque de la récurrence elle effectue redite. Questionner Dieu ou réitérer l'in audible, met en question tout l'ordre symbolique patriarcal dans son autarcie de super signifiants, logocentrisme, phallogocentrisme, et conduit à questionner le système de représentation lui-même, les codes institués, ainsi que le savoir tout entier conçu comme spéculable: 'exclure la femme dès lors support de l'irreprésentable'. Cela ne peut s'entendre aisément.

Dans le texte-effraction s'accomplit à mort le rituel, règlement de compte bien réglé, du meurtre irrépressible parce qu'inévitable, du désir, de la figure de Dieu: '“and I'll say it again God is a concept by which we measure our pain” comment perdre Dieu? ce rapport aveugle à nous-mêmes'. Nous, femmes et hommes, forcés au devoir de la rectitude jusqu'au fascisme et dressés dans l'oubli des corps à l'ordre de l'ordre totalitaire, résurgence actuelle de Dieu, le Tout-Un par excellence: 'je dis relire Dieu dans l'effroyable écrasement des corps des paroles et de toutes singularités de leur mise en je et de tout collectivisme de leur mise en nous'.

Le refoulé-femmes fait aujourd'hui retour dans notre histoire sous la forme de l'investissement contemporain de l'écriture: voix autre qui entame à elle seule la convention existante d'un vraisemblable épistémologique. L'ambiguïté des sciences de la signification et leur paradoxe, où la surdité mâle (et femelle) trouve à s'alimenter 'il ne passe pas un jour sans m'écrire et c'est pourquoi il ne peut jamais me lire il me saute il m'omet omettre façon supérieure de mettre' sont autorisés par le code implicite de l'imitation 'limitation', de la reproduction du même, l'impensé d'une différence, signe tacite/tactique d'une orthodoxie homosexuelle: 'on s'imaginait que nous écrivions comme les hommes comme on dit comme il faut comme de raison comme: qu'homme ils écrivent comme ils ont écrit comme ils ont parlé comme ils ont pensé nous écrivions comme nous n'avons pas écrit nous n'avons pas parlé nous n'avons pas pensé nous écrivions nous sommes séparées en nous entre nous en refusant à jamais de soutenir tout miroir la comparaison est bien raison et nous déraisonnons.'

Questionner cette équivalence se peut-elle? Dé-lire égale délire alors, car ne plus fonctionner sur la place du Même repousse dans les marges de la fiction l'inimaginaire forcée d'avouer son non lieu, et sa non-figurable production et son irréprésentable discours. En somme, c'est sans doute l'éhontée hardiesse de ce roman: si homme égale comme, 'qu'homme' finalement ne serait-il pas aux détours de son propre imaginaire l'égal fantasmatique de Dieu? Chaque homme un nouveau théos et rappel au phantasme de l'Origine, par ce 'qui reste de sexe censuré au fond de chaque pensée par la fermeture de la lettre'. Chaque femme dans sa 'paralysie prostitutionnelle', l'indice même de l'infigurabilité: 'le féminin toujours en plus de trop l'excédent débordé de la figure de Dieu'. Discours incongru s'il en est.

Ainsi s'avance le roman fleuve en son archéologie, en ses allusions qu'il soulève et qu'il traîne, formations inconscientes,

sédiments, dépôts, reste en nos psychés de l'idée de Dieu. Parce qu'il n'y en eut qu'Un (c'est ainsi qu'on nous l'apprit) et qu'il fut de sexe mâle, nous on faisons aujourd'hui les frais, de nos coesprits.

Surtout nous, femmes, dont l'histoire marquée d'hécatombes bûchers et enfermements, a fini par nous faire 'désirer ne pas être pour ne pas que cela soit', qui dans le 'vide creusé entre l'insigne d'un Pouvoir et son revenu d'impouvoir' avons 'chuté dans l'onirisme' et qui cherchons aujourd'hui à faire advenir hors de 'la réclusion métaphysique' notre 'éclosion métaphorique'.

Ces pages donnent à voir ce qu'historiquement nous sommes devenues en proie à la 'formication' après la 'fornication millénaire', femmes littéralement 'pénétrées de la Croix' pendant des siècles, sans cesse en plus grand nombre 'nous refusons leur choix' et attendons le moment de les vraiment retrouver 'quand ils sauront leurs fentes leurs failles fenêtrer leur savoir défenster leur avoir'.

La femme polyphonique du roman *Dieu* multiplie à la fin du texte les 'oui j viens' spasmodiques en réponse aux 'tu viens?' disséminés au fil des pages: 'elle dit oui sans Dieu sans ascétisme sans mysticisme . . . oui parjouidire par corps.' 1978 la date, le 'roman politico-familial de l'inceste indigeste' arrive à dénouement: au régime de la question, des réponses font registre, aux citations des discours dominants voix nouvelle s'est par faite, aux 'non' les 'oui', aux 'tu' les 'je'.

Sans doute était-ce elle la même qui faisait entendre au fond des âges sa langue d'ancien français, maintenant quand elle parle elle double délire, sa répétition jouissance s'est faite 'voici des trouées de plaisir au texte je me tue à vous les répéter et voici des percées de plaisir aux toiles elle se tue à vous les répéter'.

U et Y sont toujours des lettres manquantes à son dessein, au défilé de sa théorie mais en attendant, Dieu fut refait, *Dieu* ou l'écriture subversive quand listée rit que s'indique notre 'arrière-corps' censoriel idéologique. Avec cette fiction plusieurs textes d'eux et d'elles viennent d'en prendre un coup de vieille. Quinze ans de travail expérimental sur le langage effectué ici viennent d'être réorientés. Ecrire un roman aujourd'hui au Québec pourra de moins en moins se faire de même façon.

La Femme et le crime, Marie-Andrée Bertrand, L'Aurore, Montréal, 1979, pp. 224

Susan Altschul

Quand les femmes seront vraiment émancipées, elles participeront à titre égal à tous les niveaux de la société. Le principe de la libération de la femme fait songer d'abord à la femme directrice de banque, présidente de compagnie, ou bien premier ministre. Mais il existe dans notre société des rangs moins prestigieux où les femmes sont aussi sous-représentées. Au monde de la criminalité, par exemple, les femmes brillent par leur absence. Il existe chez les femmes un 'non-phénomène' au niveau de la criminalité; les crimes les plus fréquents (vol à main armée, voies de fait, etc.) ne sont pas commis par les femmes, et les punitions les plus usitées ne leur sont pas infligées.

Comment expliquer cette a-criminalité chez une moitié de la population? Dans son oeuvre, *La Femme et le crime*, la criminologue renommée Marie-Andrée Bertrand a hasardé une analyse qui rejoint les grandes lignes de la pensée féministe: les normes de la criminalité, tout comme les normes de la vie légitime, sont établies par des hommes en conformité avec un idéal stéréotypé de la conduite masculine et qui ne laisse aucune

place pour les femmes. Celles qui ne suivent pas le modèle de la conduite féminine sont classifiées comme 'anormales' ou 'folles' et l'on essaie de les 'resocialiser' plutôt que de changer les normes sociales.

Nos stéréotypes sont bien connus: l'homme est agressif, fort, entrepreneur, tandis que la femme est passive, soumise et irresponsable. Et c'est dans ce contexte que les premiers chroniqueurs de la criminalité féminine ont opéré.

The suggestion that women are inherently as criminally capable as men but that the restrictions of their social role and the opportunity differential vis-à-vis men largely account for the behavioural difference was a departure; traditionally, women were seen to have inherent anatomical, physiological and psychological weaknesses which made them inevitably lesser criminals. This traditional view, whatever the validity of its theoretical base, could always find support in statistical studies. (Adler, F.: *Sisters in Crime, The Rise of the New Female Criminal*, McGraw-Hill, New York, 1976, p. 33.)

Marie-Andrée Bertrand a étudié à fond le domaine de la criminalité canadienne, et elle démontre d'après les statistiques canadiennes l'exactitude de cette hypothèse. Elle analyse la proportion des femmes accusées de crimes, la proportion condamnées, et la proportion incarcérées. Les femmes représentent en général de 5 à 15% de la population criminelle canadienne, et parmi elles, 80% commettent des crimes contre la propriété sans violence (e.g. le vol simple). Mais depuis l'année 1960 le taux de criminalité augmente trois fois plus rapidement chez les femmes que chez les hommes. De plus, la prostitution — le crime 'féminin' par définition — ne constitue pas plus que 4% de l'ensemble de la délinquance des femmes et des filles. Quelle que soit la raison pour leur non-participation dans le passé, l'on peut affirmer que les femmes commencent aujourd'hui à s'épanouir dans le domaine de la criminalité, tout comme elles s'épanouissent dans les domaines plus légitimes de notre société. Marie-Andrée Bertrand rejette la criminalité comme tactique de libération parce que

la femme définie comme criminelle se retrouve un peu plus prisonnière de l'hégémonie normative des hommes et des appareils d'état: incarcérée à Tanguay, traitée dans un institut psychiatrique, dans une Ecole pour jeunes délinquantes où elle subit les quatre phases de la resocialisation . . . ou retournée en liberté surveillée dans son univers domestique. (p. 186.)

La première partie du livre consiste en l'analyse des statistiques et des théories de la criminalité féminine. L'auteur a fait un effort énorme pour trouver, classer et présenter tous ces chiffres dans un ensemble cohérent, mais il faut avouer que pour le lecteur non-spécialiste ces chapitres sont un peu arides. Mais les conclusions qu'elle en tire sont logiques, claires et passionnantes au point de vue de la littérature féministe contemporaine.

Le chapitre le plus intéressant — parce qu'elle y laisse pénétrer ses opinions personnelles — est celui qui traite des filles dites 'jeunes délinquantes'. Marie-Andrée Bertrand a déjà publié plusieurs études approfondies sur ce sujet, et elle partage avec nous ses idées ainsi que ses recherches. Le phénomène de la délinquance juvénile a vu le jour après la première guerre mondiale, et a pris des dimensions importantes après 1945. Les éducateurs, juristes et sociologues qui se sont penchés sur ce problème ont commencé par vouloir 'rééduquer' ou 'resocialiser' les jeunes délinquants. Et ceci a abouti à des injustices:

juges, dames bienfaitrices, éducateurs et plus tard travailleurs sociaux avaient en tête un enfant idéal et modèle. A travers toute cette entreprise de création d'une 'justice pour mineurs', c'était l'enfant scolarisé, propre, poli, travailleur, soumis, que ces représentants